

Fables et mains tendues

Fables et mains tendues

Roman

Jilda Hacikoglu

© 2024, Jilda Hacikoglu
ISBN 979-10-424-3044-3
Dépôt légal : mars 2024
Livre publié et distribué par Bookelis
Ce livre a été imprimé en France

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteure est seule
propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Illustration de couverture : Virginie Blondeau
Instagram @smooth_lights_

Mise en page et autoédition : Anne Guervel

*« Everywhere I went I saw the same thing.
The world and beggars. (...)
There were all kind of beggars in the world when I
left home and went traveling. Most of them irritated
me very much, especially the rich ones, the fat ones,
the whole ones, the pompous ones, but the real
beggars, the noble beggars, the gay beggars, the
angry beggars, either saddened or delighted me.
Their voices I shall never forget. »*

THE BEGGARS
William Saroyan

« Partout où j'ai été j'ai vu la même chose. Le monde et des
mendiants. (...)
Il y avait toute sorte de mendiants dans le monde quand j'ai
quitté la maison pour voyager. La plupart d'entre eux m'ont
beaucoup irrité, surtout les riches, les gros, les entiers,
les pompeux, mais les vrais mendiants, les mendiants nobles,
les mendiants joyeux, les mendiants en colère, m'ont soit
attristé, soit enchanté.
Jamais je n'oublierai leur voix. »

LES MENDIANTS

PREMIÈRE PARTIE

Impertinents et providences

Au moment précis où un rayon de soleil éclaira la ruelle, elle apparut. Les yeux baissés, elle avait tourné machinalement pour s'engager là. Sans hésitation. Pourtant elle l'aurait bien déploré si elle avait pu. Quelle fichue manie de marcher si vite aussi ! Ne pas détourner les yeux. Ne pas montrer de méfiance. Sans l'ignorer pour autant, en montrer le moins possible.

Bon je suis là j'avance. C'est mon chemin et il peut y être comme tout le monde après tout... M'enfin quand même, ailleurs aurait été plus malin... La ruelle est si étroite qu'aucune voiture n'y passe. Quand l'une s'y risque elle doit rouler au pas et assumer de bloquer les rares piétons. Quelle idée de se poster là ?

Ses yeux glissent sur lui et voient qu'il capte son regard. Heureusement qu'elle sait rester de marbre quand il le faut. Dans ce glissement elle a le temps de noter quelque chose qui l'interroge : cette élégance latente. Elle n'attendait pas cela de l'homme immobile, adossé debout au milieu de la ruelle vide. Il ne tendait pas la main mais elle avait su ce qu'il faisait là dès qu'elle avait débouché ici, même de son pas pressé.

Il y avait encore toute la ruelle à parcourir sous son regard d'attente. Au moins pour cela, être arrivée en marchant si vite était plus naturel. Elle fouilla sa poche en bénissant son habitude d'y mettre l'utile à portée de main. Sans devoir plonger, embarrassée, en recherche inconmode dans son sac.

Tiens, il serait bien servi ! Peut-être de quoi compenser le maigre potentiel d'un coin si sombre et désert. *Hein ?*

Elle avait toujours connu cette ruelle à l'ombre mais remarque qu'à cet instant, la lumière inonde l'espace entre les murs aveugles. Un rayon de soleil réchauffe son dos et tombe sur le côté où l'autre se tient. Celui qu'elle aurait préféré ne pas trouver là. C'était sans doute l'heure : elle n'avait jamais dû passer à ce moment de la journée. En tout cas elle sort de sa poche ce qu'elle a, le donne à l'humble élégant, et lui souhaite une bonne journée.

Elle avait hoché la tête en le regardant au passage, et vit son étonnement. Une idée saugrenue fusa aussi : l'aurait-elle pris pour ce qu'il n'était pas ?

Oh et puis tant pis, pas le temps ! Elle voulait arriver en avance à son rendez-vous.

Avec les cinq euros offerts, cette passante flegmatique avait interpellé sa logique. Éclairé cette voie sombre. Malgré ce lieu si peu pertinent pour l'aumône, il avait dépassé son objectif quotidien. Elle lui avait porté chance. Si tant est qu'on puisse appeler quoique ce soit une chance dans cette vie.

Alors quelle serait la vraie chance selon toi ?

La question avait surgi dans l'esprit de Louis, et le prit de court.

Parler avec quelqu'un, parler vraiment, fut la réponse qui lui vint, tout aussi inattendue.

Parler à cette femme par exemple. Il l'aurait tant voulu, aussi désespérément que l'eau implorée dans le désert. Une idée qui ne valait rien évidemment. C'était bien la seule chose qui ne pourrait même jamais advenir. D'ailleurs, parler pour quoi dire ? Qu'aurait-il à conter, lui qui se tenait en retrait de tout ? Cette chimère lui occupa l'esprit.

En réalité il connaissait des histoires et des perspectives que nul ne soupçonnerait. Des chroniques pour rivaliser avec les mille

et un contes inventés pour nourrir l'âme des hommes. Entre fables, boniments et merveilles, l'idée l'attirait. Oui, si quelqu'un voulait entendre, il murmurerait ces histoires. On ne sait jamais dans ce monde improbable, quelle oreille écoute...

Et puis une tout autre histoire lui revint en mémoire.

Un souvenir où dansaient des odeurs de boulangerie. Captivant les passants avec leur promesse d'une félicité de bouche. Des odeurs cruelles aussi pour qui ne pouvait se la permettre. C'est du moins ce que dut imaginer un bon samaritain en le voyant sur le trottoir, à quelques mètres de la devanture.

À l'époque, Louis avait l'habitude de vivre ces absences. Il avait tout eu puis plus rien, et ce rien si violent l'abrutissait soudain n'importe où. Le temps passait alors sans qu'il y soit. Mais ces absences ne l'avaient encore jamais poussé à ce point. La veille il s'était tant noyé dans ce néant qu'il était resté sur place, là où il se trouvait. Stop pant net tout mouvement car il ignorait quoi faire de lui-même. Ses jambes n'avaient plus aucune volonté à laquelle obéir et s'étaient arrêtées. Le lendemain il y était encore. Pétrifié par terre, sans conscience de la nuit. Mai finissait et la fraîcheur nocturne ne l'avait pas mordu, le figeant simplement dans sa posture anormale. Dans cette nuit irréaliste, peut-être aurait-il pu quitter la vie ainsi. Sans bruit ni mouvement, rien qu'avec la volonté d'arrêter. Ou plutôt l'absence de toute volonté.

C'était sans compter ce samaritain. De nombreux passants l'avaient remarqué avant et passé leur chemin, mais pas ce cinquantenaire un peu usé. Quelconque, vêtu d'un pantalon noir fatigué comme lui, avec un haut sportif gris d'où pointait sa petite bedaine. Voir l'homme par terre l'avait choqué. Sans réfléchir, il avait dépassé la boulangerie où il se rendait pour s'approcher de lui.

— Monsieur ?

Aucune réponse. Les yeux grands ouverts, clignant à peine, Louis ne l'avait ni vu venir ni entendu. L'autre insista alors, cette hébétude confortant son élan.

— Monsieur, ça va ? fit-il cette fois en se baissant pour toucher l'épaule de Louis avec douceur.

Son dos était planté droit mais s'était voûté, et ses jambes s'étaient devant lui. Un lent mouvement des yeux, du bas vers le haut, ramena enfin Louis dans cette rue. Il clignait des paupières, ses globes piquaient et un inconnu le surplombait. Il lui parut à la fois proche et loin, quand Louis songea enfin à tourner la tête pour le regarder.

— Monsieur, je vous prends quelque chose à la boulangerie si vous voulez ?

L'inconnu l'invitait à le suivre dans la boutique.

Louis ne comprenait pas et remua. Juste parce qu'on lui demandait de le faire. Ses membres raidis par l'immobilisme furent d'abord un frein. Il se décrispa lentement, soutenu par cette seule volonté hors de lui. Il ne voyait aucune raison de ne pas suivre. Le bon samaritain songea que le pauvre homme avait aussi perdu la raison. En retour il n'avait pas meilleure idée pour agir, que chercher à le nourrir.

— Que voulez-vous d'ici ? Je vous l'offre, dit-il en désignant la vitrine.

La mâchoire de Louis était restée verrouillée. Son regard vide passait de la vitrine à l'inconnu qui semblait savoir quoi faire. Navré, ce dernier renonça aux paroles et lui fit signe d'attendre là. Il était à peine dix heures, mais il jugea qu'il fallait quelque chose de consistant pour un homme perdu à ce point. Il choisit le sandwich le plus garni, un dessert riche en crème et un soda, sans oublier sa propre commande – quatre baguettes pas trop cuites pour sa maisonnée. Le prix excédait largement sa dépense

initiale, mais peu importait. Il était mieux loti que ce malheureux et certain de s'acquitter d'une dette envers la vie. Elle ne l'avait pas mis à la place de cet homme.

Pendant ce temps Louis n'avait pas bougé et ses esprits lui revenaient. Il avait vu la rue, l'homme qui le surveillait depuis l'intérieur de la boulangerie, et sentait aussi quelques regards sous cape autour de lui. Il prenait conscience de la situation. Cet homme l'avait pris pour un misérable à la rue. Celui dont le destin effraie et que personne ne veut croiser. Et Louis n'en était pas gêné. Au contraire. C'était comme une réponse tombée du ciel.

Le bienfaiteur était revenu avec ce qu'il réservait à Louis, le lui mit entre les mains et Louis inclina la tête pour regarder ce qu'il tenait. Il garda son regard impavide, attendant la suite de l'étrange providence. L'autre hocha la tête et le quitta en lui souhaitant bon courage. Que pouvait un quidam face à un homme dans la rue ? Lui payer son déjeuner à la boulangerie du coin avait été l'idée du brave homme. Au moins aujourd'hui aurait-il de quoi manger sans attendre des heures dans l'indifférence habituelle. Parfois, certaines personnes regardaient. Elles considéraient même. D'autres allaient jusqu'à l'effarement de découvrir un homme installé dans la rue. Tombé. Feindre l'indifférence n'est pas à la portée de tout le monde. Même rares, plus ou moins perdus dans la foule aveugle, c'était un fait : il restait des voyants. Une obscure certitude sur laquelle on pouvait compter, aussi tranquillement que la férocité de la vie. Apparemment il restait de la tendresse dans les cœurs, et des hommes qui proposaient aux déchus parmi eux, un passage à la boulangerie voisine.

—

Des années après, c'était ce souvenir qui lui était revenu en mémoire, dans la ruelle vide. Là où le soleil était arrivé avec la

jeune femme, littéralement. Alors, pour honorer le beau geste de la passante, Louis irait s'offrir un présent spécial. Les cinq euros inconcevables prolongeraient en douceur ce qui se frayait. Une percée.

– II –

Par chance il y avait peu de monde dans la boulangerie qu'il avait choisie. Il se tint donc à distance respectueuse derrière le seul client devant lui, et patienta. Il ne prendrait qu'un croissant. Fine cuisine, parfaite pour ses moyens et son régime d'ascète.

Occupée à servir, la jeune fille de la boulangerie ne l'avait pas remarqué. Rassuré, Louis prit alors tout son temps pour la saluer. Goûtant le plaisir d'énoncer sa commande :

— Bonjour Mademoiselle, pourriez-vous me servir votre croissant le plus frais sorti du four, je vous prie ?

Si elle fut surprise, ce n'était pas parce qu'il était mendiant. Entre les baguettes et les trognes mal aimables qui se succédaient, la vendeuse entendait peu cette courtoisie. Autrefois c'était pourtant plus courant. Chacun, même inconnu, avait droit à ce respect soigné. Quelque part dans les temps modernes – efficaces et rapides – cette amabilité avait été sacrifiée sur l'autel d'un autre culte. La jeune boulangère, qui n'était pourtant pas de cette ère, sut l'apprécier. Pour cette attention, elle vérifierait volontiers à l'arrière l'avancée d'une nouvelle fournée.

— Euh oui, je vais voir... Un instant s'il vous plaît ! répondit-elle enthousiaste.

Louis était ravi. Quand un importun débarqua. Grand et mince, il semblait dans la lune. Étonné de ne voir personne au comptoir, d'un regard il interrogea Louis, qui lui fit sobrement savoir que

la boulangère reviendrait vite. Pourtant ce jeune homme dans la lune fixait encore Louis.

— Vous, je vous ai déjà vu, dit-il. Neutre.

Louis garda contenance mais ne retint pas à temps le mouvement de ses tempes qui écartaient son front, sous la consternation. Qui sait pourquoi certains passants enregistraient le moindre visage croisé, quand d'autres l'effaçaient de leur mémoire dès qu'ils avaient perçu sa présence gênante. Mais personne ne lui lançait son souvenir aussi crûment à la figure. Louis se contenta d'une vague moue d'ignorance, mais le jeune homme persistait. Irritant, il tenait à se rappeler. Il détaillait encore le profil de Louis quand la boulangère revint avec une fournée de croissants. Même refroidi par cet examen, Louis montra la même politesse – peut-être un peu surjouée cette fois – pour remercier, payer, saluer et sortir de là. S'il faisait illusion face à une foule qui ne voulait pas le voir, ou une boulangère occupée, il savait que son allure ne tromperait pas ce regard appuyé. Il en oublia sa monnaie, et dut revenir sur ses pas quand la demoiselle le rappela. L'impertinent continuait de le suivre du regard pendant tout ce temps. Il ne s'en détacha qu'après le vif salut de la boulangère.

— Monsieur bonjour !?

Une fois dehors, Louis était déterminé à ne pas se laisser gâcher la dégustation. Il avançait aussi naturellement que possible, mais il était agacé. L'incident avait altéré son harmonie idéale. Le sachet du croissant en main, il marcha vers un banc qu'il connaissait dans une rue adjacente. Il s'y installa sans s'y adosser, et dès la première bouchée, tomba dans le délice croustillant. Un pur bonheur en beurre, qui effaçait tout le reste. Alors il ferma les yeux, savourant l'instant.

— Bonjour !

C'était le grand dadais, apparu juste devant lui.

— Je peux m’asseoir ici s’il vous plaît ?

Louis en resta bouche ouverte. Il s’apprêtait à mordre une troisième fois et avait déjà oublié l’importun. Il s’étonnait surtout de ne pas l’avoir vu arriver, absorbé par sa dégustation. L’autre s’assit sur le banc et attaqua le bout de sa baguette, emplissant l’air du bruit de pain frais. Le silence fut la seule défense de Louis. À cet instant, il n’avait pas meilleur endroit pour finir son croissant encore tiède. Ce qu’il fit donc, stoïque, tandis que le grand dadais restait là. Ayant fini son grignotage, il avait appuyé ses coudes sur ses genoux écartés, la baguette dans les mains comme un cierge de travers. Son regard était vague, droit devant, comme s’il avait oublié son voisin. Pourtant quand Louis se leva, il l’interpella :

— Je vous offre un café ?

Cette fois Louis ne put s’empêcher de montrer son étonnement.

— Ce serait bienvenu après ce croissant non ? reprit l’autre. Évidemment ! Sauf que venant de ce fâcheux, l’idée faisait douter. Louis vrilla alors sur lui un regard aussi inquisiteur que celui qu’il avait subi. Il détailla l’épaisse chevelure brune, hirsute sur des sourcils très arqués, comme sans fin étonnés. Sa chemise grise en flanelle, affranchie de tout repassage, était ouverte sur un T-shirt de couleur vert pomme, et couvrait en partie un pantalon dont il ne sut tout à fait déterminer la teinte : comme de la moutarde, mais un peu plus sombre. Avec une tendance orange ?

Le grand dadais attendait, indifférent à l’examen détaillé de sa mise. À l’évidence il ne cachait rien d’autre que sa proposition, ce qui contre toute attente, décida Louis à l’accepter. Comme une suite logique après le croissant. Enfin pas si logique non plus pour quelqu’un comme Louis.

Tandis qu’il laissait le grand original passer devant lui pour le guider, Louis observait sa démarche, en même temps que l’alignement des immeubles. Repérer les coins tranquilles était

une habitude si ancrée qu'elle ne l'empêchait pas de scruter ce phénomène. Le jeune homme avançait d'un pas long et détaché. Tout semblait couler de source pour lui. Il ne se hâtait pas mais allait quand même plus vite que Louis, ce qui n'était pas difficile vu la lenteur à laquelle il s'appliquait toujours. Après avoir déambulé quelques minutes, il poussa la porte d'un café au coin d'une rue et d'une impasse. Avant de choisir une table, il passa un moment au bar, sans doute pour commander les cafés, pendant que Louis l'attendait pour s'installer. Le patron changea soudain de mine après ce court échange. Louis était certain que ce n'était pas à cause de sa présence, car il ne lui avait même pas jeté un œil, tout occupé qu'il était derrière son bar, avant d'être salué par son hôte importun.

De fait, derrière son bar avant l'entrée des deux hommes, Francis était amer. Il découvrait une nouvelle fois combien Lalie s'était moquée de lui. La veille il avait enfin eu le courage de la mettre dehors, et devait maintenant s'occuper de l'inventaire quotidien des boissons. Il avait espéré se vider la tête avec cette mission minime dont Lalie s'assurait avec force plaintes. Pour bien souligner la complexité de la chose, ô combien ! En réalité cette tâche était bête au possible. C'en était même réjouissant, d'autant que Francis limitait ainsi les bavardages avec la clientèle du jour. Il n'était vraiment pas d'humeur. Jusqu'à ce qu'arrive l'habitué discret. Il ne lui avait pas parlé plus que cela, mais juste après avoir passé sa commande, ce client avait remarqué :

— Tiens, vous avez enlevé cette horreur ! En pointant le menton vers le cadre manquant près de la porte de la cuisine. Puis il avait balayé des yeux l'ensemble du bar et était revenu à Francis, étonné.

— Bah vous avez l'air plus détendu aussi. Je ne sais pas ce qui s'est passé mais ça vous va drôlement mieux !

Il partit sans attendre la réponse de Francis, en désignant la table où il s'installait avec Louis.

Francis s'était relâché tout net à ces commentaires, puis tourna le dos à la salle pour lancer les cafés, abasourdi mais soulagé. Il souriait de tout son être. C'était son premier sourire de la journée, et il était temps vu son métier ! Il se sentait si allégé depuis qu'il avait mis ce poison de femme hors de sa vie. Il n'en avait parlé à personne, et Lalie n'était somme toute pas si assidue au café pour que son absence y soit remarquée. Que ce client anodin lui renvoie une image aussi simple de sa libération était une consolation surprenante. Comme s'il lui donnait l'autorisation de reprendre souffle. C'est vrai qu'il était plus détendu. Heureux même, de ne plus se manger les nerfs à cause de la peste. Il n'y avait plus de quoi faire une mine renfrognée. Il apporta les cafés avec amitié à la table du client et Louis constata que le grand dadais n'avait pas menti.

Il connaissait cette adresse, ce n'était pas loin et l'importun y était un habitué. Apparemment apprécié.

– III –

Ce café était un réconfort mêlé de force. Louis se sentait requinqué malgré la situation : être aidé avait du bon. Même si cela risquait d'avoir un prix. Le grand dadais lui faisait face. Coude sur la table, menton dans la main, il faisait tourner sa tasse de l'autre main pour recueillir la mousse restée sur les bords, avec le fond du café. Après l'avoir fini, il passait la langue sur ses lèvres pour savourer les dernières traces du goût laissé, content. Il regardait la salle du café, vaguement remplie en ce milieu de matinée, puis revenait à la tasse. Il repassa tout en revue encore deux fois au moins, avant de s'arrêter sur Louis.

— Vous savez il y a longtemps que j'essaie d'ouvrir un café, mais d'un genre spécial.

Devant le regard poli de Louis, il s'explique.

— J'ai pensé le mettre en bord de route pour que les gens récupèrent leur café en allant au travail, vous voyez ? Sans sortir de leur voiture. Comme à la volée. Et puis s'ils ont le temps, ils pourraient aussi se poser pour un petit-déjeuner, se détendre au calme avant d'aller travailler.

Il s'emballait :

— L'idée m'avait l'air parfaite. Mais vous n'imaginez pas toute la paperasserie ! Une liste longue comme le bras dans un jargon im-bi-table...

Mi-étonné, mi-amusé par cette entrée en matière, sortie comme entre deux vieilles connaissances, Louis resta prudent, mais acquiesça devant la mine dépitée de l'autre.

— J'en ai une idée. C'est assez complexe en effet.

— Hmmm, complexe au point de faire renoncer.

Le rêveur ressassait l'espoir en berne, regardant le fond de sa tasse, puis sursauta.

— Comment ça complexe, en effet ? Vous... Enfin vous avez travaillé dans un café ?

Cette question déclencha tout. *Ah tu avais voulu parler à quelqu'un ?*

Louis n'avait jamais travaillé dans un café mais cela n'avait guère d'importance. Les gens ont juste besoin d'entendre ce qu'ils veulent qu'on leur dise. Il se contenta d'opiner du chef et cela renforça l'autre dans sa conjecture. Louis avait son tremplin. Cet interlocuteur inattendu avait servi lui-même l'élan fabulateur.

Monsieur et Madame Georges

— Plus jeune, j'ai travaillé comme garçon de café. Pour un couple de sympathiques patrons.

Augustin ne le quittait pas des yeux. Attendant la suite.

— Donc je voyais souvent à quel point leur humeur s'altérait avec les multiples courriers et chèques aux administrations. Il y en avait tant que le patron, la patronne, l'autre vieux garçon du café et moi faisions régulièrement la course à la poste, à tour de rôle. À chaque fois, ces patrons d'ordinaire aimables en devenaient maussades. Je me souviens comme ils bougonnaient : *« L'administration est aussi bornée qu'un âne. Et encore, c'est injuste pour cette brave bête. »*

Le jeune sourit à cet humour vengeur. Louis s'anima alors en racontant combien renouveler les autorisations diverses, en différents bureaux, pour rester en règle, donnait de soucis à Madame Georges. Sa patronne.

— Elle était sujette à des bouffées d'angoisse qui montaient *crescendo*.

Ce qui lui inspira d'improviser une tirade imaginaire :

— Elle disait des choses dans ce genre : *« Et si on nous imposait une nouvelle règle impossible à respecter cette fois, hein ? »* l'imitait-il gravement. *« L'autre jour la bouchère me racontait comme son mari avait carrément dû soudoyer le contrôleur, juste pour cinq centimètres qui manquaient à un mur de sa chambre froide. Cinq centimètres obligatoires pour je-ne-sais-quelle-circulaire-nouvelle de l'officiel-machin-légal. Mais la chambre froide du boucher, elle est encastree dans la pièce du fond de leur arrière-boutique, tu te souviens ? La pièce ne peut pas du tout être agrandie... à moins d'aller forer le mur pour s'inviter dans le salon des voisins ! »*

En donnant vie à cette Madame Georges, Louis singeait ses mimiques et colorait son personnage de gestes éloquents. Les pointes de ses doigts se touchaient tandis qu'il agitait ses mains d'un côté et de l'autre. Il s'en touchait le front puis ouvrait grand

le bras droit pour pointer ledit voisin, avant de le laisser tomber ballant, déconfit, et la tirade continuait :

— *De l'intérieur on ne peut pas l'avancer non plus cette chambre froide, elle est déjà en coin ! Ils ne vont quand même pas abattre un mur et refaire tout l'intérieur pour cinq malheureux centimètres ! Ils n'ont même pas encore amorti leur nouvelle vitrine frigorifique. C'est fou ! A-t-on idée ? En plus, rien ne dit que la règle ne changera pas si par malheur, un de ces grands administrateurs prend trop le soleil un jour ! Non, je t'assure Georges, personne n'est à l'abri de ces fous furieux, c'est effrayant... !*

— *Fanny, tu exagères...* », répondait alors patiemment le patron. Au moins dix fois par jour. C'était sa réponse refrain, précisa Louis. La panique piquait si souvent son épouse ! Louis hochait la tête, se remémorant ces scènes plausibles.

— Figurez-vous qu'indifféremment, et équitablement, tout effarait Madame Georges. Pour un souci domestique ou une guerre atomique, la pauvre femme était pétrie d'angoisses ! Louis riait en continuant. Son mari les dissipait en l'occupant au travail et il y en avait assez pour nous tous, heureusement. C'était un café de quartier, modeste mais apprécié d'une clientèle plus que suffisante. Fidèles et gens de passage s'y côtoyaient depuis... Oh cela faisait déjà bien vingt ans quand j'y étais. Le patron était content, et il composait de bonne grâce avec les craintes affolées de sa femme. Au fond, elle était bien intentionnée. Par contre ces administrations...

— Ah ça ! lança le jeune homme.
Cette esquisse d'une vie de café l'avait happé autant que déconcerté. Louis aussi était surpris : personne ne l'avait écouté ainsi depuis longtemps. Rien à voir avec les passants qui l'ignoraient. Le grand dadais ne s'attendait pas à un passé si animé chez le mendiant mutique qu'il avait reconnu.

Une ou deux semaines plus tôt, il ne savait pas dire précisément quand, il l'avait remarqué s'arrêter au coin d'une rue. Il l'avait observé parce que de prime abord il n'aurait pas deviné son état. Tout en lui inspirait la dignité, puis il s'était posté là en ôtant son béret casquette pour le retourner dans sa main. Son regard s'était juste abaissé. Il tâchait de se rendre invisible. Et c'était comme une énorme anormalité.

Le revoir dans la boulangerie avait réveillé la gêne qui avait alors submergé Augustin. Sans la comprendre mieux, il avait suivi le mendiant. Il voulait savoir ce qui le dérangeait tant, et n'avait pas imaginé se trouver face à un ancien garçon de café. Il était pris à l'hameçon de la curiosité. C'est peut-être ce qui expliqua son autre invitation. Encore plus insolite que le café. Il voulait lui montrer son dossier pour ce fameux café et, allez savoir pourquoi, le digne Louis accepta encore.

Mais en arrivant à son appartement, la stupeur changea de bord.

L'appartement d'Augustin était un bazar sans nom. Il y régnait aussi une atmosphère accueillante, comme en créent souvent les habitants généreux, car en tout, ils ne connaissaient pas la demi-mesure. Louis avait beau savoir par expérience qu'il ne fallait s'étonner de rien, son air impassible n'en cachait pas moins une perplexité grandissante. *Pourquoi aller retirer un pan de mur comme pour y ouvrir une petite fenêtre, et ensuite remplir l'espace ouvert exactement à l'aide d'un panneau de bois ?* À vrai dire, il se demandait comment c'était possible, techniquement. Le sol était une de ces mosaïques de tessons multicolores plus ou moins foncés. Parfaite pour camoufler la poussière et Dieu sait quoi d'autre de suspect, qui traînait sans doute en cet endroit. L'appartement semblait spacieux car peu garni de meubles. Ils auraient pourtant permis de ranger tout ce qui s'étalait sur les surfaces planes : ici une banquette, là une chaise cassée et

rebricolée, plus près du sol une porte posée sur des caisses de plastique empilées, un couple de chevets dépareillés disposés... artistiquement, dans le séjour. Ce fatras le laissa silencieux un moment, tant il peinait à comprendre la raison de toute cette disposition. Parmi ce mobilier déjà disparate apparaissaient aussi une lourde branche d'arbre, tordue et séchée, installée debout contre un mur, une énorme boîte à outils – ouverte mais qui comprenait aussi des crayons –, des piles de livres chapeautés là d'un chiffon de peintre, ici d'un vieux chapeau de paille, plus loin d'un éventail finement ouvragé, ouvert comme un paon qui s'exhibe. Ailleurs des dossiers papiers de toutes formes ou couleurs mais jamais réunis, des pots de plantes vertes dont certains ne contenaient que de la terre, d'autres des billes, un pupitre d'écoliers à deux places, un magnifique fauteuil de bibliothèque en cuir sur lequel étaient installés la longue-vue d'un marin et un carnet ouvert, une radio à l'antenne dressée jusqu'à plus de trois fois sa taille, un amas de journaux entassés. Des vêtements aussi étaient à peu près rangés en suspens sur des mobiles accrochés au plafond. Sur les murs à l'apparence brute et dénudée, blanchis comme à la chaux, apparaissaient ici et là quelques cadres simples aux tailles variables, pour représenter des croquis compliqués ou des dessins épurés. À chaque fois, une caractéristique nette s'en démarquait : l'aplat d'une même couleur, la ligne d'un profil, le foisonnement d'un buisson, le motif fin d'une arabesque. Dans ce pied de nez à l'ordre, un aspirateur qui avait vécu trônait aussi dans le couloir qui filait sur la gauche, reflet ménager inespéré dans ce lieu incompréhensible. Les obscures raisons de cet assemblage étaient impossibles à deviner. Il y avait peut-être une logique mais elle restait à élucider.

Augustin était habitué aux réactions perplexes de ses rares visiteurs, et trouva plutôt reposante la réserve de Louis. Il ne

se doutait pas qu'intérieurement, et même après avoir échangé leur prénom au café, Louis le voyait davantage maintenant comme « le grand dadais ». Il était clair qu'Augustin n'avait pas cherché à jouer le bon samaritain, et que voir ce clochard dans une boulangerie l'avait surtout interpellé.

Même si, après réflexion, Augustin songea qu'il n'y avait aucune raison pour qu'un clochard n'y aille jamais. Avec toute la petite monnaie recueillie, c'était peut-être le seul endroit où ils pouvaient se payer un casse-croûte sans subir de regard assassin à la caisse. Comme Augustin avait admis depuis longtemps qu'il ne comprenait pas tout, il était déjà arrivé à la conclusion qu'il pouvait s'en remettre autant à ses idées saugrenues qu'à la logique. Les deux n'étaient pas plus insensées que le monde. Les tuiles tomberaient s'il fallait qu'elles tombent, et c'est ainsi qu'il avait suivi puis invité ce mendiant. Poussé par une intuition tout aussi insondable que l'ordonnancement de l'appartement.

Au milieu de ces bizarreries, l'invité sembla soudain mal et demanda un peu d'air. Augustin fit vite grincer la fenêtre du séjour qui donnait sur la cour intérieure, comme presque toutes les pièces de cet appartement. Louis s'en approcha et inspira profondément. Un instant de panique l'avait pris et il avait besoin de s'apaiser. L'agitation ne venait pas tant du désordre des lieux que du simple fait d'être *dans* un logement. Non sous l'unique protection du ciel sur un toit, ou d'un cagibi laissé accessible, par mégarde, dans une gare. Aussi inorganisé soit cet endroit, c'était surtout un véritable abri. Conçu pour s'isoler, vraiment, sans s'exposer à la vue d'inconnus, ou au risque d'être délogé avec brutalité parce que vous n'étiez pas censés vous poser là. La dernière fois qu'il était entré dans un logement normal était trop lointaine pour qu'il autorise ce souvenir. La panique le gagnait, aussi déplacée que celle chronique de Madame Georges,

et comme elle, il ne parvenait pas à la contrôler. Au moins la fenêtre lui donnait l'occasion de distraire l'attention du grand dadais tout autant que la sienne. *Que m'arrive-t-il ?* Il s'inquiétait.

Appuyé à la rambarde de fer, il se concentrait sur les détails de la cour intérieure. Il enregistrait tout ce qu'il y voyait. En quête de potentiels refuges par habitude, partout. Tandis qu'il s'attardait ainsi, Louis sentit Augustin s'interroger. Il anticipa la question.

— Pardonnez-moi, dit-il. Votre appartement m'a rappelé un souvenir inattendu, et je...

Louis épargna son énergie qu'il voyait limitée, et ne chercha pas à cacher son trouble, réel. Il ne le dissimulait donc pas mais laissait imaginer d'autres causes. Contrairement aux émotions, les mots étaient faciles à interchanger.

— Voulez-vous vous asseoir ? Ou un verre d'eau ? proposa Augustin en libérant la longue-vue du siège le plus proche de Louis. Le fauteuil.

— Merci, oui s'il vous plaît.

Louis s'y installa avec lenteur pendant qu'Augustin partait chercher le verre quelque part dans l'appartement. Le mendiant conçut sans hésiter une nouvelle histoire. Quand le grand dadais revint avec le verre d'eau, Louis le but longuement et d'une traite. Comme c'était bon de s'abreuver aussi complètement. Pour la première fois, il regarda Augustin avec amabilité.

— Merci. Que la vie vous rende au centuple le bienfait qu'apporte cette eau.

Ce vœu solennel décrocha un sourire d'Augustin.

— C'est juste de l'eau.

— Peut-être, mais c'est l'une des choses les plus essentielles à la vie.

Louis pencha la tête sur ce verre entre ces mains, et qui l'avait réellement aidé.

— Je ne vous apprends rien, ajouta-t-il.

Voilà qui annonçait un échange peu ordinaire. Exactement l'effet recherché.

Il ne se l'expliquait plus, mais Louis avait toujours su jouer. Incroyablement bien même. Sans avoir rien appris d'officiel en la matière, il avait très tôt remarqué l'effet produit par certaines attitudes, ou absences d'attitudes. Les gestes, les pauses ou des expressions marquées. Pour la plupart des gens, la parole échangée ou l'histoire contée importait peu. Pour gagner et conserver l'attention de quelqu'un, l'important résidait dans la mise en scène de soi, et aussi bien sûr, dans ce qui vous habitait. Au point que sans cette préoccupation il ne servait même à rien de tenter de communiquer. Au fond, nous sommes tous des spectateurs en attente d'être éblouis.

Louis avait donc appris à ajuster ses manières à ce constat, surtout pour gagner du temps. Il lui répugnait de parler pour rien, ou de se répéter bêtement. Apparemment les années dans la rue n'avaient pas émoussé cette aptitude. La solitude qu'on s'y impose ne l'avait pas rendu sourd, aveugle ou insensible au monde extérieur. Tout cela l'avait nourri au moins autant qu'autrefois et le temps était venu d'en faire usage.

Il posa le verre d'eau vide sur le coin de la porte soutenue par des caisses en plastique près de lui, en considérant un instant la pile de dossiers mise à côté. Il s'appuya ensuite sur le dossier du fauteuil et baissa légèrement les paupières, clignant à peine d'un œil, comme s'il rentrait en lui-même. Quand il regarda Augustin, ce fut pour entamer le récit d'une jeune femme particulièrement ordonnée, et qui le fit sourire en douce. Il savait déjà ce que cette histoire inspirerait. Quant à Augustin, même s'il l'ignorait, il l'attendait avec l'enthousiasme de n'importe quel public face à un rideau qui se lève.